

de nos maîtres que nous devons le plus chérir », écrivait-il lors du troisième centenaire de celui-ci et qu'il proposait, en écho à un vœu secret du fabuliste, « comme modèle de tous les poètes français. »

La formation d'un Comité pour la célébration du jubilé de La Taille, la publication de ses *Poésies complètes*, auront précédé de peu la fin du poète de *La Métamorphose des Fontaines*.

Il avait gardé le silence depuis de longues années, note M. G. P. (Georges Poupet) dans *le Jour*, et il meurt au moment où sa voix, grâce à l'admiration de ses amis, peut enfin atteindre tous les amis de la poésie.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Aeneas*, ballet en deux tableaux, livret de M. J. Wetterings, musique d'Albert Roussel. — Le vingtième anniversaire de la Chorale et de l'Orchestre du Lycée Henri Poincaré à Nancy.

L'hommage rendu par l'Opéra au noble musicien que fut Albert Roussel, prématurément disparu l'été dernier, peut-être l'eût-on rêvé plus étendu. Il n'est pas défendu de penser que cette création d'*Aeneas* n'est qu'un prélude et que nous retrouverons bientôt l'œuvre nouvelle soit encadrée d'*Ariane et Bacchus* et du *Festin de l'Araignée*, pour former un spectacle de ballets, soit plutôt encore avec *Padmavati* qui demeure un des ouvrages les plus originaux et les plus réussis du théâtre lyrique contemporain.

Aeneas avait été donné à Bruxelles le 31 juillet 1935 sous la direction de M. Hermann Scherchen. Le livret est de M. Joseph Wetterings et la partition est dédiée à la mémoire d'Henry Le Boeuf, fondateur du Palais des Beaux-Arts de la capitale belge. L'argument est tiré de *l'Enéide*, comme le laisse deviner le titre latin conservé par l'auteur. On se souvient que le héros troyen, après l'aventure carthaginoise, aborde en Italie et pénètre à Cumès dans l'autre de la sibylle qu'il contraint d'abord à lui révéler son destin, puis à le guider aux enfers, où il veut retrouver l'ombre d'Anchise : « Te voilà quitte, lui répond la prophétesse, des périls qui t'attendaient sur la mer, mais la terre t'en réserve de plus redoutables en-

core. Les Troyens viendront dans le royaume de Lavinium; ils pourraient souhaiter de n'y être jamais venus, car je vois des guerres qui feront rouler au Tibre des flots de sang. Tu retrouveras un autre camp des Grecs et le Latium a déjà enfanté son Achille, lui aussi fils d'une déesse. Junon ne cessera point de s'acharner contre les Troyens... Ne cède point. L'adversité ni le désespoir ne doivent te plier. Ne t'abandonne pas, et lutte avec d'autant plus d'audace que tu seras plus infortuné ». Aux enfers, après avoir franchi le Styx, Enée retrouve au milieu de celles que le poison de l'amour a consumées Didon qui erre inconsolée, et dont la blessure saigne encore. Il verse des larmes en la reconnaissant et lui explique l'arrêt des dieux : « C'est pour leur obéir que j'ai dû t'abandonner, et c'est pour leur obéir encore que je te retrouve aujourd'hui... » Mais l'ombre courroucée le fuit. Et poursuivant sa route douloureuse, Enée retrouve ses anciens compagnons tombés sous les murs de Troie ou égorgés dans la dernière nuit de carnage éclairée par l'incendie. Enfin, il parvient près d'Anchise qui lui révèle l'avenir de sa race et la gloire future de Rome.

De ces données fort poétiques, certes, mais qui ne semblent pas spécialement destinées à la danse, M. Joseph Wetterings a cependant tiré un argument plein de mouvement. Il a ramassé en quelques épisodes, dont la succession fait ressortir la diversité, tout l'essentiel et il s'est appliqué à montrer l'ascension du héros triomphant des épreuves, s'acheminant, après chaque victoire, vers une perfection plus haute. Enée ne sera prisonnier ni des joies funestes, ni du souvenir d'un passé récent qui, pour des âmes moins fortes, mêlerait aux regrets amoureux et aux félicités perdues le remords de la faute commise, ni des amollissantes pensées dans la solitude qui font perdre en compagnie des morts les forces nécessaires pour triompher des vivants; il accomplira ses destins, préfiguration de la grandeur et de la paix romaines.

Suivant ce plan, la partition se développe harmonieusement. Un prélude ample et magnifique est suivi de l'entrée d'Enée dans l'ancre de la sibylle. Une danse des Ombres infernales prend la forme d'un scherzo. Elle est suivie d'une danse lente d'Enée, poétique et noble; un interlude vient,

puis entrent les Joies Funestes. Après un second interlude, paraît Didon, et sa danse évoque les souvenirs les plus doux et les plus douloureux ensemble. Nouvel interlude; puis danse des guerriers troyens, avec un chœur qui fait revivre devant le héros la patrie à jamais perdue. Enfin après un troisième interlude, une danse d'Enée victorieux de lui-même. Un changement de décor, et l'ouvrage s'achève en un finale puissant, tandis que les chœurs célèbrent le peuple romain et la grandeur de la mission qu'il remplira dans les siècles futurs.

Le sujet convenait au musicien qui, des *Evocations* à *Bacchus et Ariane*, en passant par *Padmâvatî* a su construire de grandes fresques décoratives et si bien exprimer ces situations déchirantes, puis apaisées, dès que le renoncement apporte à leurs victimes la sérénité. Il a su y mettre beaucoup plus que la couleur : sa musique est profonde et suggestive. Elle crée non seulement le décor et le paysage où s'inscrivent les gestes, mais elle impose à l'auditeur un état d'âme adéquat aux pensées et aux actions des personnages. Il est à l'aise dans ces vastes ensembles — il l'a montré dans son *Psaume* — où les chœurs et l'orchestre s'épanouissent si largement. Mais, en même temps, il s'est renouvelé lui-même dans chacune de ses œuvres. Il y a loin, semble-t-il, d'*Aeneas* à la *Rhapsodie Flamande*. Avec le recul, les points de contact apparaissent qui montrent l'unité de son art. Et nos regrets s'avivent encore devant un ouvrage dont la sérénité semble maintenant annonciatrice d'une fin que nous ne devinons pas si proche au moment où Albert Roussel écrivait ces pages destinées à demeurer parmi les plus belles qu'il ait signées.

M. Serge Lifar, cette fois, au lieu de dicter au compositeur ses volontés, a bien dû respecter les rythmes sur lesquels aucun doute n'était permis. Voici la musique rendue à son rôle. On eût souhaité que le danseur lui fît autant de concessions que le chorégraphe et qu'il consentît à des gestes parfois moins anguleux. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître qu'il a donné d'Enée une interprétation remarquable. Mlle Suzanne Lorcia est une admirable Didon, sa technique est merveilleuse. Mlles Kergrist et Dynalix ont une grâce et une souplesse exquises. MM. Peretti et Goubé sont, comme

de coutume, hors de pair. Et le corps de ballet tout entier a droit à des éloges. Il en est de même de l'orchestre dirigé par M. Philippe Gaubert qui donne à l'œuvre toute son ampleur et toute sa noblesse. Les chœurs ont eu des défaillances d'autant moins compréhensibles qu'on les a massés sur des gradins, de chaque côté du plateau et qu'ils tiennent ostensiblement leur musique en mains. La mise en scène gagnerait à ce que cette troupe encombrante — et qu'on a vêtue tout de blanc — fût placée dans la fosse de l'orchestre. Des deux décors de M. Moulart, le premier est bien loin de valoir le second, large, aéré, éclairé, et qui dresse sur le Capitole l'image de la Louve allaitant les fondateurs de Rome...

§

En 1919, M. Gaston Stoltz qui venait d'être nommé professeur de musique au lycée Henri-Poincaré, à Nancy, organisait parmi ses élèves un orchestre et une chorale. L'entreprise était périlleuse : bien entendu, au début, il fallut faire appel pour certains pupitres à des musiciens venus du dehors. On les trouva, en général, parmi d'anciens élèves ayant fait leurs études au Conservatoire, et tout alla si bien — grâce au talent d'organisateur de M. Stoltz, grâce à sa foi persuasive — que depuis sa fondation jusqu'en 1937, 75 concerts ont été exécutés. Au hasard des programmes, je relève ces titres : *Rédemption, Les Enfants à Bethléem, Danses du Prince Igor, Ouverture du Tannhäuser*... On voit par là que l'orchestre et la chorale ne redoutent pas les œuvres difficiles. Mais ce n'est pas cela seulement qu'il faut remarquer. Certains pourraient en effet prétendre que ces concerts, dans un milieu scolaire déjà surchargé de besogne par des programmes trop encombrés, nuisent aux études. Or c'est tout le contraire et la statistique que j'ai sous les yeux montre que les jeunes instrumentistes ou choristes obtiennent aux examens et aux concours des grandes écoles plus de succès que les élèves non-musiciens...

Et c'est ainsi que depuis 1919, au lycée de Nancy, 766 élèves ont fait partie de l'orchestre et 1311 de la chorale. L'exemple de Stoltz doit être suivi : ce qui est possible à Nancy l'est

ailleurs. Certes on ne trouvera point dans toutes les villes des hommes aussi dévoués que le fut M. Stoltz, mais ne réussirait-on pleinement qu'une fois sur deux, ce serait déjà beaucoup pour la musique...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Salon National Indépendant. — Modigliani. — Le « Balzac » de Rodin. — Memento.

Ce nouveau Salon, qui s'intitule à la fois National et Indépendant, à la fondation duquel nous avons applaudi des deux mains, parce que les buts de ses organisateurs étaient généreux, risque de devenir rapidement un Salon « comme les autres » — et dont la nécessité ne se fait pas sentir. Nous eussions aimé qu'il fût un petit Salon de sélection — c'est-à-dire qu'il représentât la tendance dite « modérée », celle de la Nationale, voisine des « Artistes français », mais triée sur le volet... Et voici déjà qu'à la Galerie Charpentier s'accumulent 526 œuvres diverses. Ce n'est pas assez pour faire un vrai Salon. C'est trop pour exercer un choix rigoureux. Il semble bien que la plupart des exposants aient été choisis un peu au petit bonheur. Il en résulte que nous trouvons comme partout quelques bons ouvrages perdus dans un ensemble qui n'est pas très exaltant.

Ce n'est pas là qu'il faudrait en principe venir chercher de la nouveauté. Nous trouverons cependant, malgré nos réserves, un certain nombre d'œuvres qui sont loin d'être indifférentes.

Citons la blanche et solide symphonie de Lancelot-Ney : des médecins en blouse penchés sur un opéré; les paysages d'Oguiss, une excellente et sincère peinture d'Uzelac; les fleurs exquises d'Andrée Joubert; d'excellentes natures mortes de Janin, dont l'évolution est curieuse à suivre; deux paysages vigoureux de Mac Avoy; deux tableaux de Gisèle Ferrandier, un intérieur et un portrait, qui indiquent des dons assez rares; les huîtres appétissantes de Darel; la vaste et curieuse composition de Roger Bezombes qui nous présente avec une cruelle franchise d'accent un groupe d'enfants dégénérés; de Marie-Pierre Gilbert, un paysage et une étude de figure —